

La cité moderne, l'église et notre terre [fin]

Autor(en): **Voirol, Edgar**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **27 (1932)**

Heft 5

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-172545>

Nutzungsbedingungen

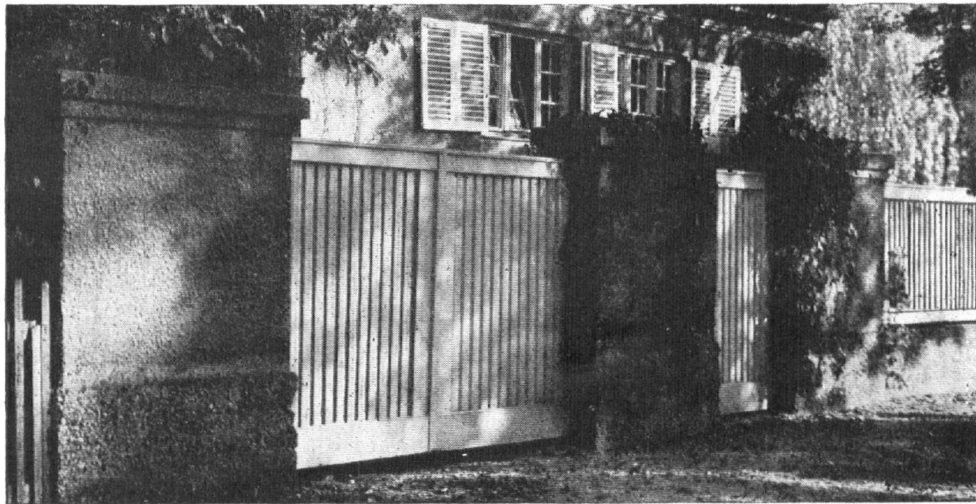
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Zaun aus Vierkanthölzern, weiss gestrichen. Auch dieses Beispiel wie das erste entnehmen wir dem vorzüglichen Buche von Alwin Seifert, Arch. B.D.A. „Vom Gartenzaun zur Gartenlaube“, Verlag Trowitzsch & Sohn, Frankfurt/Oder. Es bringt Zäune, Lauben, Gartenhäuser, Bänke, Taubenschläge usw. in phot. Aufnahme und Werkzeichnung, so dass sie der gewandte Bastler selbst herstellen kann. Eine Fundgrube für jeden Gartenliebhaber.

La cité moderne, l'église et notre terre.

(Fin.)

Un jour, la croisée d'ogive naît. Les architectes marchent alors vers une lente et admirable domination de la matière. Des fenêtres longues et fleuries prennent la place des murs. Si la transition a été lente, elle est remarquée, puisque certains théologiens trouvaient ces hauteurs peu compatibles avec l'humilité du Christ.

Remarquons au passage, au sujet de cet allègement des formes et de la carcasse, combien le style dépend de la matière employée et de la science que l'architecte met en œuvre pour la subjuguer et l'organiser.

Le gothique flamboyant et ornemental accueillit les coquilles que lui proposait la Renaissance. La vague nouvelle recouvrit l'Europe, et les colonnes, les pilastres, les frontons eurent droit de cité. Le Bernin et ses élèves peuplèrent la ville d'églises tourmentées. Pour recevoir la société brillante et frivole du XVIII^e siècle, les églises de style jésuite s'ouvrirent accueillantes. La lumière qui tombe des fenêtres, joue parmi les ors, les roses et les bleus, les marbres variés, et, sur les corniches où règne une brise incessante qui fait flotter les étoffes, des anges alertes cabriolent.

Au commencement du XIX^e siècle, on peut dire que l'architecture religieuse est morte. Il n'y a plus de style mais beaucoup d'argent et de science archéologique. Un pseudo-moyen-âge fut à la mode. On revint au gothique, au roman, au byzantin, sans originalité. On travaillait sans sincérité, sans génie créateur.

Presque tous les éléments qui font l'œuvre d'art manquaient. On ne se préoccupait ni de l'espace à occuper, ni des matières employées. On avait perdu le sens des propor-

tions. Mais ce qui manquait par-dessus tout c'était l'enthousiasme de l'architecte qui met au jour la solution élégante d'un problème posé. On bâtissait avec le morne ennui des élèves qui appliquent dans un exercice des règles apprises et non avec le transport du poète qui crée.

Alors que l'architecture religieuse avait évolué plus ou moins régulièrement à travers les siècles, elle s'immobilisa.

Des entrepreneurs couvrirent notre pays d'églises sans caractère qui font triste figure auprès des églises baroques qu'on découvre en maints endroits.

Le plus grave, c'est qu'on a persuadé aux fidèles qu'ils possédaient de pures merveilles. Ce n'est pas sans un sentiment de tristesse amusée qu'on visite l'église de Neuchâtel, par exemple, où les colonnettes ne sont que des tuyaux dont quelques-uns gisent ironiquement dans le gazon et le grès rouge d'Alsace, du ciment badigeonné.

Pour y célébrer les saints mystères, l'Eglise a utilisé les maisons patriciennes, les basiliques, les temples païens (Panthéon), des salles de bain (Ste-Marie des Anges), des salles de marché (St-Etienne-le-rond), des églises romanes, des cathédrales gothiques, des églises byzantines à coupoles, des sanctuaires de la Renaissance, des salons baroques, des mosquées (Cordoue).

Notre Seigneur Jésus-Christ institua l'Eucharistie dans une salle vaste et meublée, et le pape lui-même dit la messe pour les pèlerins dans les somptueux appartements du Vatican.

L'Eglise s'arrange d'une pagode chinoise, d'un temple hindou, d'une toucoule africaine.

A ce propos, l'Illustration vaticane rappelle que le pape St-Grégoire-le-Grand suggérait à St-Augustin, l'apôtre de l'Angleterre, de transformer les temples païens en églises chrétiennes. En Chine, le P. Gresnigt appelé par Mgr. Constantini, afin de réagir contre l'importation du gothique, «ne s'est pas laissé emprisonner par les canons de l'architecture classique de la Chine, mais il a partagé, en le pliant aux exigences de l'art liturgique, l'élan du renouveau qui se manifeste présentement dans l'architecture chinoise».

C'est pourquoi Mgr. Besson pouvait dire à l'inauguration de l'église de Semsales: «Nous devons nous réjouir en voyant l'art sortir de la routine, pourvu qu'il respecte nos croyances, nos principes et notre sens religieux».

Une remarque fera comprendre cette largeur de vue. Les teintes les plus vives, harmonisées ou discordantes, les métaux, le marbre, la brique, le ciment armé, le verre et l'acier, les colonnes, les pilastres peuvent être plus ou moins précieux, ils ne sont ni religieux ni profanes.

C'est à la lumière de ces trois principes: évolution des styles, adaptation de l'Eglise, indifférence de la matière qu'il faut juger les tentatives des architectes et des décorateurs modernes.

De plus l'architecture religieuse et l'architecture civile se développent parallèlement. Il y a souvent une telle parenté entre les deux architectures que les réalisa-

tions ne se distinguent que par leur destination. Il y a des cuisines gothiques qu'on prendrait pour des chapelles si on en supprimait la cheminée!

Des formes et des alliances nouvelles de couleurs caractérisent le bâtiment civil moderne, il est naturel que l'architecte religieux tire parti de ces formules exigées par l'emploi d'un matériel nouveau, comme un Michel-Ange utilisa les procédés en vogue de son temps pour construire St-Pierre et le palais du Capitole.

Si, au cours de l'histoire, les architectes s'étaient bornés à copier la basilique constantinienne, l'Eglise ne montrerait pas avec honneur son riche patrimoine d'édifices variés.

Mgr. Besson disait fort bien à propos des artistes à Echarlens: «Ils restèrent à l'écart de certaines extravagances modernes, tout en réalisant des solutions nouvelles qui montrent que le XXe siècle sait mieux faire que de copier servilement le passé». Et dans une formule lapidaire qui légitime une certaine fantaisie, il ajoutait: «Ils ont voulu, non pas exécuter dans la pierre, dans le métal ou dans le bois, sur le verre ou sur l'étoffe, des sujets immédiatement lisibles ou instructifs, une sorte de catéchisme en image, ce qui, sans doute, aurait eu son mérite, mais prendre dans leur art ce qu'ils ont trouvé de plus beau, de plus riche, de plus ardent, pour l'offrir, telle une gerbe fantastique et durable de fleurs supraterrrestres, à la divine Majesté».

Mais si l'architecture contemporaine est légitime au moins quant à son existence — nous l'examinerons dans ses réalisations — comment expliquer l'étonnement des esprits en face d'une construction moderne?

Remarquons d'abord qu'un brave campagnard serait tout aussi frappé devant le dôme de Milan qu'à St-Antoine de Bâle. Il y a donc l'ignorance.

Il y a le préjugé aussi que tout ce qui se fait aujourd'hui est mal. C'est un peu court comme vue.

Mais il y a ici une raison plus profonde.

Nous sommes trop esclaves du passé et du mythe de la patine. L'art, autrefois, marchait, si l'on peut dire au ralenti. Après un long sommeil, brusquement, les tentatives se précipitent. Le lien entre le XVIIIe siècle et le XXe siècle n'existe pas. On constate cent ans de vagues recherches sans unité. Il n'y a donc plus chez le spectateur une adaptation graduelle en face de la nouveauté. Il lui faut un moment pour oublier, s'accoutumer et comprendre.

Il me semble que les architectes dirigent dans deux sens leurs recherches. Les uns utilisent des éléments connus auxquels ils donnent une jeunesse nouvelle par d'ingénieuses combinaisons. Ainsi Guyonnet à St-Paul à Genève, Dumas à Finhaut ont repris la forme basilicale. A Chamoson, Praz a utilisé la croisée d'ogive avec bonheur. D'autres architectes, en Allemagne, ont renouvelé d'une façon très habile, grâce aux nouveaux matériaux de constructions, des thèmes usés par l'imitation.

On sait que le matériel employé impose une technique appropriée aux qualités ou aux défauts de ce matériel. Ainsi une gravure sur bois n'atteint pas à la finesse

d'une gravure sur cuivre. Mais elle rachète sa dureté par des contrastes d'un bel effet. On ne manie pas la molasse comme le granit, etc.

L'architecte qui remonte jusqu'à l'Égypte pour y trouver la science des lignes pures et des volumes sera bien servi par le verre, l'acier, le béton.

C'est l'autre tendance qui, si elle n'emporte pas l'admiration, doit au moins, à cause de l'effort qu'elle suppose et de la science qu'elle met en œuvre, exciter l'intérêt. D'ailleurs, la mode qui renverse tout sur son passage, impose ses profils. Il est fort probable que, dans vingt ans, ce sont les constructions d'hier qui nous paraîtront préhistoriques.

Pour l'heure, essayons de discerner les principes qui régissent l'architecture contemporaine, religieuse aussi bien que civile.

Il y a avant tout un retour à la simplicité. La destination du bâtiment dicte sa forme et une construction n'est rien d'autre qu'un volume aux proportions heureuses lancé dans l'espace. Dégagé de tous les artifices: détails, ornements, l'édifice doit être harmonieux, beau encore. Souvent la multitude des ornements cache une remarquable ignorance des formes comme les tampons et les rembourrages savants du tailleur dissimulent un corps mal bâti.

Que cette esthétique puisse s'adapter aux églises, qui en douterait après ce qui a été dit. Convient-elle à notre pays?

Avant de répondre par un oui ou un non catégorique, quelques réflexions s'imposent.

Pris en soi, le paysage ne postule aucun style. C'est nous qui établissons des rapports sentimentaux, lorsque les habitations sont en place et qui jugeons, non selon la nature des choses, mais en mettant à l'œuvre certains concepts-clichés. A l'alpe ses chalets, à l'Italie ses loggias, au désert ses palmiers et ses maisons cubiques. Nous oublions que l'habitant a tiré le meilleur parti de ce qu'il avait sous la main pour s'abriter, mais que si les moyens de transports, un matériel plus pratique, un procédé plus simple pour arriver au même but l'avaient favorisé, son habitation aurait un autre profil et nos poétiques déductions seraient en l'air. Déjà la tôle ondulée remplace les bardeaux!

Il est très amusant d'ailleurs de voir comment, en un même pays trois groupes d'habitants ont résolu le problème du bâtiment. On verra que le cadre s'accommode assez bien de plusieurs solutions. Voyez Lavey aux murs blancs, aux maisons cossues; considérez St-Maurice, d'un ton plus austère, avec ses façades grises, sa pierre grise et enfin, pensez aux Cases. Les maisons se ressemblent plus par imitation facile que par calcul esthétique. Les mayens de Nendaz sont en bois, ceux de Conthey sont en pierre, simple affaire de forêts. Viège a une église tessinoise, maints villages des églises baroques.

Ce qu'on peut dire, c'est que la juxtaposition d'édifices d'un même type, crée un ensemble qui réclame, en général, des adjonctions apparentées et qui demande qu'on accorde, par mille moyens ou transitions d'ailleurs, ce qui se fait à ce qui est fait. Encore que le mélange des styles ne nuise pas à l'unité pourvu que les œuvres soient

belles. Ainsi, à Rouen, le XVe siècle ajouta une tour dans son style à l'église de St-Ouen qui est du XIVe siècle. Nul n'est choqué que sur un édifice «dépouillé de tout charme facile s'épanouisse son art même évolué, comme en une couronne de fleurs». Au XIXe siècle, on ajouta une façade XVe siècle, puisque la nef était du XIVe siècle. Mais cette apparente solution de style accentue les contrastes.

Remarquez que cet accord accidentel extérieur et artificiel n'existe presque jamais entre l'église et les édifices environnants, à la campagne surtout. Il y a même opposition de fait et de droit puisque l'église est la maison de Dieu. Cette opposition qui la met en relief peut venir du style, du matériel et de la couleur.

Rien de plus curieux que les églises du Haut-Valais, toutes blanches, en pierre, de style baroque, au milieu des maisons de mélèze bruni. Je ne vous demande pas pourquoi une église de forme moderne serait plus étrangère qu'une église baroque en ces lointains villages!

St-Pierre de Rome domine toute la ville et l'on ne s'est pas occupé des Borgos. La plupart des cathédrales gothiques sont des prodiges, des phénomènes dans le fouilli des petites maisons accroupies à leurs pieds, mais des prodiges qu'on accepte sans choc, parce qu'au-dessus d'une ressemblance factice se trouvent réunies en ces œuvres la rencontre de toutes les convenances: convenances physiques: occuper tel espace, vues de tels points, sous tel jour, réalisation avec telles matières, convenances morales: destination, proportions.

Si nos pères n'ont pas craint ces mises en valeur, pourquoi les éviterons-nous avec des formes nouvelles — je parle toujours de l'église, car encore une fois, nous ne sommes plus frappés de ces contrastes qu'à cause de l'habitude.

Il faut reconnaître qu'un certain romantisme de clocher pointu couronné d'hirondelles, largement diffusé par les livres de lecture des écoles primaires nous a donné un tour d'esprit qui favorise notre paresse et il faut une certaine énergie pour quitter ces clichés-fauteuils.

D'ailleurs, nos goûts en architecture répondent à nos nourritures en musique. Un certain genre fanfare, chœur d'hommes, messe céciliennes à quatre voix rend notre oreille très rétive et très inapte à saisir la beauté d'une mélodie grégorienne, d'un motet palestrinien, comme aussi la musique contemporaine qui s'inspire à ces deux sources, avec liberté et originalité.

Et pourtant, nos horizons familiers nous prêchent la ligne austère. Partout une terre sèche, des parois vertigineuses, des arêtes vives. Pensez aux façades nues de l'Abbaye, à la ligne des maisons patriciennes de St-Maurice, aux tours qui peuplent les collines, à Valère.

Même si l'architecture s'inspirait des dernières créations, elle trouverait encore l'appui du paysage.

Qu'on ne m'accuse pas de mépriser le passé pour mieux exalter le présent. Les merveilles de jadis, je les admire dans leur époque comme les pensées émouvantes et cristallisées de nos pères et d'une double admiration, si, outre leur beauté morte et momifiée, elles gardent une secrète et féconde étincelle, capable, si les circonstances

s'y prêtent, d'allumer un feu nouveau. Mais si le génie d'un musicien le presse, non d'harmoniser des chansons populaires et des thèmes connus, mais d'inventer lui-même ses airs, lui en voudrai-je? Pourquoi ne jouirions-nous pas de la liberté des architectes italiens qui n'ont copié en Valais ni St-Pierre-des-Clages, ni Valère? Et qui se plaint d'eux? S'ils ont préféré à l'harmonie toute nue des lignes et des masses, les stucs, les faux-marbres, les motifs en trompe-l'œil serait-il interdit de suivre une route contraire?

Un architecte digne de ce nom trouvera d'ailleurs, parmi les mille associations de la ligne et les décorations variées celles qui conviennent à notre pays. Il découvrira la nuance qui harmonisera l'église au paysage ou la mettra hautement en valeur. Au fond, la question est assez simple. Il s'agit de distinguer entre l'architecte qui fait n'importe quoi pour s'assurer la commande et l'architecte qui a quelque chose à dire et ne sacrifie pas à tous les caprices du client.

J'ai eu sous les yeux le catalogue d'une maison qui se faisait fort de livrer le célèbre chemin de croix d'Anvers, sur bois, sur toile et sur cuivre en style roman, byzantin, gothique ou renaissance, avec trois, quatre ou cinq personnages ad libitum! Ces tours de force ne sont pas rares parmi les architectes qui les mains pleines d'accessoires ajoutent, retranchent, courent au devant des désirs les plus saugrenus, les préviennent et donnent au client, suprême adresse, l'illusion qu'il s'y connaît.

C'est ainsi qu'un bel autel de bois de Vétroz a été remplacé par un meuble en simili-marbre!

Ce que nos successeurs voudront protéger, dans quelque cent ans, Mesdames et Messieurs, ce seront, en architecture religieuse les témoins de notre époque et non des pastiches maladroits, signes de paresse et de stérilité. On se dérange pour visiter les nouvelles églises de Finhaut et de Chamoson, l'église restaurée de Martigny. D'autres églises n'excitent ni la curiosité, ni l'intérêt, ni même la critique. Une fois signalée leur consécration, elles sombrent dans l'oubli.

Nous avons vu que l'architecture civile et religieuse utilisent les mêmes thèmes architecturaux, mais la fonction du bâtiment détermine la forme.

Les styles les plus divers se sont succédés que l'Eglise a adoptés parce qu'ils lui offraient les conditions nécessaires à son culte et parce qu'elle est profondément humaine.

L'architecture contemporaine, bien qu'elle déroute d'abord parce que, comme la Renaissance, elle impose un style tout fait et non un produit évolué comme le gothique l'est du roman, l'architecture contemporaine, dis-je, en théorie et en pratique, assure au culte des locaux liturgiques dignes, extrêmement divers et adaptables aux milieux ruraux et citadins.

Edgar Voirol.